



Jane Evelyn Atwood:

L'ANGE DES LOMBARDS

A cette Américaine de Paris, la MEP consacre une grande exposition*. L'occasion, pour Jane Evelyn Atwood, de plonger dans les souvenirs de son premier reportage, réédité aujourd'hui : jeune photographe, elle a passé toutes ses nuits, pendant un an, avec les prostituées d'un immeuble de la rue des Lombards où se pressaient des clients masochistes. L'une de ces femmes, Blondine, lui a accordé sa confiance et sa protection pour réaliser un long travail sur les bas-fonds de l'âme et du corps. Dans ce monde mystérieux, glauque, Jane a saisi des scènes crues, mais aussi des moments d'intimité douce.

JANE EVELYN ATWOOD,
RUE DES LOMBARDS, PARIS,
1976-1977





**JANE EVELYN ATWOOD,
RUE DES LOMBARDS, PARIS,
1976-1977**



RUE DES LOMBARDS, PARIS,
1976-1977



Pendant que Jane règle sa mise au point, son modèle attend en tenue de travail, chair blanche, satin et cuir noirs

par Joëlle Ody

Elle s'appelle Blondine. Un nom de guerre pour exercer le plus vieux métier du monde dans l'une des rues chaudes des Halles. Un soir de 1976, cette belle blonde au verbe haut, aux cheveux ras, aux seins glorieux, a pris sous son aile une jeune femme qui voulait les photographier, elle et ses copines prostituées. Une Américaine à Paris.

C'est grâce à Blondine que Jane Evelyn Atwood a réalisé son premier reportage : un an, toutes les nuits sauf trois, avec Blondine et les filles du 19, rue des Lombards, spécialisées dans les clients masochistes. « On m'a demandé un jour si j'avais payé Blondine, s'indigne la photographe. Payé ? Elle m'aurait jetée dehors si j'avais même offert de la rémunérer. »

Entre les deux femmes, la Française qui travaille en porte-jarretelles et la jeune Américaine de bonne famille, s'établit très vite une relation de confiance. Blondine, forte, grande gueule, autoritaire et qui n'ignore rien des choses les plus brutales de la vie, va protéger « Jeanne », fine, d'apparence fragile et encore assez naïve, un peu comme si c'était sa propre fille.

Leur rencontre tient autant de la nécessité que du hasard. Jane cherche un sujet qui l'intéresse, sur lequel elle se pose des questions, et qui ne soit pas photographié par tout le monde. En quête d'originalité, chaque mardi soir, jour des vernissages, elle se glisse, sans être invitée, dans les galeries de peinture de la rive gauche – à Paris, dans les années 70, seuls, ou presque, Bob Delpire et Agathe Gaillard portent le flambeau de la photo. « Il y avait là, dit-elle, des

gens très excentriques, souvent habillés de façon bizarre mais finalement très ennuyeux. Enfin, une femme m'a parlé d'une prostituée qu'elle connaissait. Je lui ai demandé si elle pouvait me présenter, elle a dit d'accord et m'a emmenée au 19, rue des Lombards. Ça a commencé comme ça. »

La photo aussi est venue « comme ça ». Chez elle, en Amérique, ses parents pensaient que les gens qui regardaient des photos étaient bêtes et ceux qui les prenaient, paresseux. Il fallait lire et écrire, si on était intelligent. « A l'époque où "Life" publiait les meilleurs photographes, Margaret Bourke-White, W. Eugene Smith et j'en passe, on ne l'avait pas à la maison. La télévision non plus. Pour la regarder, nous, les enfants, on allait chez les voisins. »

Les Atwood n'avaient pourtant rien de bourgeois coincés. Le père, scientifique



**JANE EVELYN ATWOOD,
RUE DES LOMBARDS, PARIS, 1976-1977**

responsable de recherches sur le cancer, était un homme très créatif, qui jouait de la batterie et faisait de la peinture. Il remplissait le congélateur de spécimens rapportés du labo et, quand le perroquet de Jane est mort, il l'a autopsié devant elle pour lui expliquer sa fin – une tumeur cancéreuse. La mère, qui lisait énormément, s'occupait de leurs quatre enfants, et supportait en plus l'animal familial, un python de trois mètres. Ces intellectuels brillants, excentriques, n'ont pas été choqués le moins du monde par le sujet de Jane sur les prostituées. En revanche, ils se sont demandés comment on peut gagner sa vie dans la photo. Si l'un de leurs fils était devenu photographe, ils n'auraient peut-être pas été contents. Pour une fille, surtout jolie, ça passait, ce n'était pas trop grave.

De toute façon, depuis longtemps déjà, Jane suit son propre chemin. Installée à Paris après sa sortie de l'université, elle se débrouille pour vivre sa passion de la capitale française : jeune fille au pair, enseignante chez Berlitz, et maintenant contractuelle à la poste. Un petit boulot, déniché grâce au secrétaire d'Etat à la Poste et aux Télécommunications, Pierre Lelong, dont Jane a gardé les enfants. Le salaire lui permet tout juste de louer une chambre de bonne sans eau – avec téléphone –, mais lui procure un peu de sécurité financière. C'est

alors qu'elle se met à faire quelques photos. «J'avais un Instamatic Kodak qui s'est cassé. Quand je suis allée à la Fnac, le vendeur a dit : "Ça ne vaut pas le coup de le réparer. Si vous voulez faire de la photo, achetez un vrai appareil." J'ai toujours pensé que c'est grâce à ce vendeur que je suis devenue photographe.»

Jane Evelyn Atwood assure aujourd'hui qu'elle n'y connaissait rien, qu'elle n'avait pas la moindre éducation de la photographie. Pourtant, une exposition de Diane Arbus vue aux Etats-Unis l'avait marquée. «Les gens dans ses photos me restaient en tête, je les trouvais extraordinaires et j'ai voulu connaître les gens comme ça. Je cherche toujours à comprendre comment ils affrontent des situations difficiles. Quand toutes mes questions ont trouvé des réponses, le reportage est terminé.»

On lui recommande un **Nikkormat: c'est avec ce boîtier et une optique de 50 mm qu'elle fait ses premières images de Blondine**, attentive à maîtriser ce matériel pendant que son modèle attend bien patiemment qu'elle règle la mise au point, allongée sur son lit, en tenue de travail, très maquillée, chair blanche, satin et cuir noirs.

De 7 à 13 heures aux PTT, la nuit rue des Lombards, Jane trouve quand même le temps de suivre un cours pour apprendre à tirer elle-même ses photos. Là, un jeune

stagiaire de chez Magnum lui fait rencontrer Leonard Freed. «Il a regardé mes images et m'a encouragée à continuer, ce qui était le plus important car j'étais pleine de doutes. Je ne croyais pas en moi. Dans ma famille, j'étais considérée comme la moins intelligente.» Sur les conseils de Freed, Jane s'offre un Leica, diversifie ses images et prend enfin confiance en elle.

Trente-cinq ans après, son travail sur les prostituées, édité une première fois en Allemagne en 1980, va être publié** chez l'éditeur de ses rêves, Xavier Barral, accompagné d'un texte qu'elle a écrit, très personnel, très vivant, qui raconte cette formidable expérience. Aujourd'hui, Blondine est toujours chère à son cœur. La photographe sourit encore quand elle se souvient de la réaction de son amie, rue des Lombards, lorsqu'elle lui a proposé de venir chez elle. «Non, a dit Blondine. Moi, je suis une prostituée et toi une cavette.» Jane a dû se faire traduire le mot et l'explication reçue – une femme crédule, facile à duper – l'a tracassée. Elle s'est rebiffée. «Non, ma Jeanne, a alors reconnu Blondine, tu n'es pas vraiment une cavette.» ●

*A voir à la Maison Européenne de la photographie, la «Rétrospective – Jane Evelyn Atwood», du 24 juin au 25 septembre 2011. Et l'exposition à la galerie In Camera, 21, rue Las-Cases, Paris VII^e, du 24 juin au 24 septembre 2011.

** «Rue des Lombards», éd. Xavier Barral, sortie en juin 2011.